

Sur les traces de Chappe en Espagne. La conspiration de l'Escurial : un télégraphe impérial méconnu et des messages cryptés

Gilles Multigner

Adhérent direct, Espagne

AVANT-PROPOS

Le sujet, ou plutôt, les sujets visés initialement sur mon projet de communication avaient pour dénominateur commun la télégraphie Chappe. Et plus particulièrement, le télégraphe Chappe en Espagne, malgré que ni lui ni son système n'ont jamais franchi les Pyrénées.

Ce qui n'empêche pas pour autant l'existence d'une image d'Épinal⁽¹⁾, d'ailleurs assez connue, et que vous connaissez bien, qui illustre la présence de Napoléon à Chamartín, sous l'égide d'un télégraphe Chappe. Certaines démarches se rapportent à l'introduction, à diverses reprises, pendant les années trente du XIX^e siècle, de ce système de transmission ; l'une, en 1831, un mois après la nomination d'Alphonse Foy à la tête des lignes télégraphiques, m'avait été signalée par M. Michel Ollivier. D'autres s'étaient manifestées lors d'une recherche sur Juan José de Lerena⁽²⁾, à l'époque où ce dernier avait été démis de ses fonctions de direction des télégraphes de son invention, qui mettaient en communication les sites royaux, ainsi que de la construction de la ligne qui devait relier Madrid avec Burgos via Valladolid. On recense à ce sujet, entre 1835 et 1837, trois initiatives : une opération sans suite entre le ministère de l'Intérieur et un inventeur (?) belge... ; ensuite un projet, échoué, de vente au ministère de la Guerre, par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Espagne à Paris, d'un prétendu système télégraphique « français », quand en fait il s'agissait d'un télégraphe Lerena ; et enfin, alors que le gouvernement espagnol cherchait une alternative au télégraphe de Lerena, une disposition (Arrêté du 14 mai 1837) se rapportant de façon explicite à un « modèle » (maquette ?) de télégraphe Chappe déposé à la Cour, et dont le lien avec la première opération n'est pas à exclure.

L'analyse des dessous espagnols de l'emprunt Guébbard, événement développé dans plusieurs ouvrages par notre collègue Valentina Fortunato et celle du contexte et circonstances dans lesquels s'inscrivait l'accès d'Alphonse Foy à l'Ordre de Charles III, s'ajoutaient aux thèmes de recherche précités, sur les pas aussi du télégraphe Chappe...

Mais je ne comptais pas sur les dérivées du premier des sujets que j'avais également l'intention d'aborder et d'approfondir et qui m'avait été fourni, treize ans auparavant, par une amie, passionnée d'histoire, María Quintana y García de Vicuña. À l'occasion de la préparation d'une exposition à Madrid sur les constructions les plus élevées qui pointent vers le ciel de la capitale, elle était tombée, dans les archives du Palais Royal, sur un document assez bizarre. En gros, il s'agissait de la description d'une estampe incorporée au dossier du Procès de l'Escurial, ainsi que de trois pages de code et d'un message crypté.

(1) *Entrée de Napoléon à Madrid* (le 5 décembre 1808), Pellerin.

(2) *Lerena, ese ignorado pionero de las telecomunicaciones*, 2008.

Il n'était pas question d'une estampe quelconque, mais de l'image d'un télégraphe. Une estampe qu'il fallait d'abord retrouver. Je n'affirmerai pas que j'ai mis treize ans à l'obtenir ; seulement que treize ans se sont écoulés entre le moment où j'ai appris son existence et le moment où, enfin, je l'ai eue physiquement, entre les mains. Ce qui mérite, j'estime, tout en conservant le titre original prévu pour cette communication, de déplacer le point de mire pour viser le noyau essentiel de la recherche entreprise. Le temps me permettra, je voudrais l'espérer, de retrouver les traces de Chappe d'ici la prochaine rencontre au sein de la FNARH.

En 2000, je me limitais à lire la description de l'estampe ; à essayer, avec mes très maigres aptitudes pour le dessin, de la reproduire ; ainsi qu'à l'aide de la clef, à déchiffrer le message dont le texte (inversé et en français) était le suivant :

bonne santé et/bonheur parfait/un joli enfant/retour à vienne/ce sont les vœux/du cœur de/votre tendre/sœur thérèse.

J'en suis resté là, la possibilité d'incorporer cette trouvaille à l'exposition ayant été écartée. Ce n'était que partie remise... pendant de longues années, mais sans l'oublier pour autant et sans qu'aucun historien ou spécialiste ne se soit penché sur le sujet jusqu'à présent.

La première démarche après la reprise de la recherche fut celle de repérer la source du document car celle dont je disposais correspondait bel et bien à un télégraphe mais, malheureusement, ce n'était pas le bon. Grâce aux bons offices de M. Antonio Alonso Zimmerlin, conservateur à l'Archivo General de Palacio, qui m'aiguilla, avec la collaboration de Fátima Díaz Martín, dans les méandres (originaux, microfilms et copies numérisées) des *Papeles reservados de Fernando VII* (Papiers réservés de Ferdinand VII), j'ai pu récupérer le fil de l'histoire [avec un petit et un grand h] qui m'a conduit à la présentation de cette communication. Médiations auxquelles je dois ajouter celle de mon ami Arturo Mohino qui m'a mis sur la bonne piste pour dégager les inconnues qui recouvraient les identités de l'émetteur et du destinataire de la dépêche.

Celui-ci aborde dans la communication qu'il présente à ce 19^e colloque un sujet encadré chronologiquement et historiquement par les mêmes paramètres entre lesquels se situe le développement des événements que je reprends dans la mienne. Raison pour laquelle nous avons décidé de mettre en commun les principales références et points de repère.

Je reprends mon récit interrompu il ya treize ans sur les questions posées : qui était cette mystérieuse Thérèse et quel était ce non moins mystérieux télégraphe ?

Avant de répondre à la première interrogation et d'en ajouter d'autres à la seconde, il serait bon d'encadrer le sujet de façon à le situer dans le contexte du transport de l'information et plus précisément de la transmission épistolaire de celle-ci. Tout en ajoutant qu'il ne s'agit pas de missives ordinaires, mais de lettres dont le contenu doit être, pour ainsi dire, mis à l'abri de la curiosité.

L'origine de cette procédure date vraisemblablement d'environ 3 500 ans : des signes cunéiformes peu communs prétendaient protéger une formule pour la vitrification de la faïence inscrite sur une tablette trouvée sur les rives du Tigre. Trois mille quatre cents ans plus tard, Thomas Jefferson mettait au point un système de chiffage pour déjouer les fonctionnaires qui s'appliquaient à percer le secret de sa correspondance à l'époque où il représentait les intérêts des États-Unis en France (1784-1789)⁽³⁾. Il était loin d'être le premier, ni même le dernier, à agir de la sorte, mais cet épisode nous rapproche du règne de Charles IV (1788-1808), du début du XIX^e siècle, de l'invasion napoléonienne de la péninsule ibérique, période à laquelle les messages cryptés jouèrent un rôle décisif, et du début de notre récit⁽⁴⁾.

UNE GRILLE DE SÛRETÉ

Celui-ci démarre en 1800. Lucien Bonaparte, jusqu'alors ministre de l'Intérieur du Consulat et nommé (le 6 novembre), à la suite de sa mésentente avec son frère, ambassadeur à Madrid, arrivera à l'Escurial

⁽³⁾ Dávila Muro, p. 11 & 32.

⁽⁴⁾ De façon à ce que le lecteur puisse se repérer dans son contexte historique, il trouvera ci-après un tableau chronologique (I) reprenant les principaux événements (en majuscules, les noms des secrétaires d'État, Premiers ministres) et un autre (II) comprenant, du fait de l'importance de leur rôle, les successifs représentants diplomatiques de la France devant la Cour espagnole. Compte tenu que l'histoire de l'époque est en grande partie une histoire de famille(s), j'ai ajouté un bref résumé (III) récapitulatif de quelques-uns des principaux personnages et des liens entre certains membres des maisons de Bourbon et d'Autriche.

TABLEAUX

Tableau I
Repères historiques

- 1788-1792 Comte de Floridablanca.
- 1792 Comte d'Aranda.
- 1792 (15.11)-1798 (28.03) : Manuel Godoy (1^{ère} époque).
1793-95 : Guerre du *Roussillon* (*Pyrénées, Convention*). Godoy nommé Prince de la Paix (Bâle).
1796 : 2^e Traité San Ildefonso (alliance militaire Directoire).
1797 (10.11)-1798 (16.08) : Jovellanos (secrétaire Justice). Nommé (07.07.1808) à l'Intérieur sous Joseph I^{er} : démissionnaire.
- 1798 (30.03-22.10) Saavedra (retour 1809 avec F. VII).
- 1798 (13.08, en fonctions)-1800 (13.12) : Urquijo. Querelles entre « jésuites » et « jansénistes » (sans rapport doctrinaire avec Jansenius). Retour sous Joseph I^{er} (1808-1813).
1798-1808 : Caballero (secrétaire Justice). Procès de l'Escorial. Collaborateur Prince des Asturies – futur F. VII – et Joseph I^{er} (1808-14).
- 1800 (01.10) 3^e Traité San Ildefonso (cession Louisiane).
Retour de Godoy au premier plan (jusqu'à 17.03.1808 *Motín* [émeute] *de Aranjuez*).
(13-12)-1808 (19.04) Cev(B)allos. Cousin par alliance de Godoy.
Nommé (07.07.1808) aux Affaires Étrangères sous Joseph I^{er} : démissionnaire.
Retour avec F. VII (1814-1816).
- 1801 Conventions : Madrid (29.01) ; Maritime (13.02) ; Aranjuez (21.03).
Guerre des oranges (déclaration 27.02 ; 19.05-06.06. Traité Badajoz).
Godoy, généralissime (04.10).
- 1802 (25.03) Paix d'Amiens (RU, Fr., E., R. Batave).
(04.10) Mariage (Barcelone) Ferdinand (VII) – María Antonia de Naples 1803.
(30.03) Vente Bonaparte Louisiane aux EE.UU.
- 1805 Trafalgar (21.10).
- 1806 (21.05) Décès María Antonia.
- 1807 (18.10) 1^{ère} colonne Junot traverse la Bidassoa.
(27.10) Événements de l'Escorial et Traité de Fontainebleau [Duroc-Izquierdo].
(30.11) Arrivée de Junot à Lisbonne.
- 1808 (17.03) *Motín* [émeute] *de Aranjuez*.
(19.03) Abdication de Charles IV en faveur de Ferdinand. Godoy sort de sa cachette.
(23.03) Entrée de Murat à Madrid.
(19.04) Arrivée de Ferdinand VII à Bayonne.
(01.05) Arrivée de Charles IV et de Marie Louise de Parme à Bayonne.
(02.05) Soulèvement à Madrid. Début « Guerre de l'Indépendance ».
(06) Désignation et proclamation Joseph (Napoléon Bonaparte) I^{er}, roi d'Espagne.
(07.07) Promulgation du Statut (Constitution) de Bayonne.
(19.07) Bailén. Capitulation Dupont (22.07).
(04-22.12) Empereur Napoléon à Chamartín.
- 1813 (08.11) Dernière traversée Bidassoa armée française, en sens inverse.
(11.12) Traité de Valençay (F. VII récupère le trône d'Espagne).

Tableau II
Ambassadeurs français à Madrid

- 1785 Paul-François de Quelen, duc de La Vauguyon.
- 1790 Louis Marie de Pons, Marquis de Grignols.

| | |
|------------------|--|
| | <ul style="list-style-type: none"> • 1792 Jean-François de Bourgoing. • 1796 Catherine-Dominique de Pérignon. • <i>(Joseph Anne Maximilien de Croÿ d'Havré. Représentant du gouvernement royal en exil).</i> • 1797 Laurent Jean François Truguet. • 1798 Ferdinand Pierre Marie Dorothee Guillemardet. |
| 1799-1800 | <p>Charles-Jean-Marie Alquier.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Envoyé en Espagne le 30 novembre 1799, il quitte Madrid, après avoir reçu son successeur, en janvier 1801, et rentre en France pour Florence et Naples où il sera nommé ambassadeur. • Début négociations rétrocession Louisiane. Intermédiaire auprès de David réalisation portrait équestre de Napoléon offert par Charles IV. |
| 1800-1801 | <p>Lucien Bonaparte.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Nommé le 6 novembre, l'ancien ministre de l'Intérieur du Consulat fait sa présentation officielle le 6 décembre. • Scénarios : Godoy, Marquise de St^a Cruz, Étrurie, Angleterre, Portugal. Brouillé avec son frère, Il démissionne et quitte Madrid le 12 novembre 1801. |
| 1801-1802 | <p>Laurent de Gouvion-Saint-Cyr.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Chargé d'assurer la liaison entre l'armée espagnole de Godoy et les troupes auxiliaires françaises, lors de la « Guerre des oranges », et ensuite ambassadeur extraordinaire aux côtés de L. Bonaparte, qu'il finit par remplacer, il sera rappelé (selon d'aucuns du fait de ne pas avoir évité les mariages entre Ferdinand et Maria Antonia, ainsi qu'entre François de Naples et Marie Isabelle de Bourbon) en août 1802 et nommé en mai 1803, lieutenant-général de l'armée d'occupation de Naples. |
| 1802-1806 | <p>Pierre Riel de Beurnonville.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Herman, premier secrétaire, assurera l'intérim depuis la nomination jusqu'à l'arrivée à Madrid, le 4 janvier 1803, du nouvel ambassadeur, qui avait rejoint les rois à Barcelone, pour assister à la noce de Maria Antonia et Ferdinand. Prévenu par Talleyrand le 21 avril 1806 qu'il serait remplacé par Beauharnais, sa mission conclura le 22 mai et il quittera Madrid le 27. • Entre le 22 mai et le 1^{er} janvier 1807, l'ambassade sera entre les mains du deuxième secrétaire Denis-Simon Caroillon de Vandeul, petit-fils de Diderot. |
| 1806-1808 | <p>François de Beauharnais.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Nommé par décret du 10 avril 1806 et averti par Talleyrand le 19, le beau-frère de Joséphine abandonna Florence où il se trouvait en fonction le 9 juin. Il arrive à Paris le 21. Talleyrand lui ordonne, le 14 août, de partir pour Madrid avant le 20. En fait, il arrive à Madrid le 24 décembre 1806 ! • Étroitement mêlés, lui et sa troisième épouse, Christine Walburga von Cohausen, aux événements de l'Escurial. Favorable à Ferdinand et opposé à Godoy. L'émeute d'Aranjuez, la chute de Godoy et les rapports tendus entre lui et Murat, entre autres, décident Napoléon à le remplacer. |
| 1808-1813 | <p>Antoine-René-Charles-Mathurin de Laforest.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Incorporé à l'ambassade le 30 avril. Fidèle à l'Empereur, il quittera l'Espagne en mai 1813. Ceci-étant, il sera chargé par Napoléon de négocier le Traité de Valençay, signé le 11 décembre 1813 par le duc de San Carlos et par lui-même, par lequel Ferdinand VII récupérerait la liberté et la couronne. |

Tableau III Quelques personnages et leurs rapports de famille

Charles IV [Naples 1748-Rome, 20.01.1819]. Fils de Charles III et de Maria Amalia de Sajonia. Roi d'Espagne de 1788 à 1808.

Ferdinand VII [L'Escurial, 14.10.1784-Madrid, 29.09.1833]. Fils de Charles IV et de sa cousine **Marie-Louise de Parme** [Parme, 09.12.1751-Rome, 02.01.1819] ; petite fille de Louis XV, sœur de Ferdinand I^{er}

de Parme, cousine de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X). Roi d'Espagne, suite à l'abdication de son père, du 19 mars au 6 mai 1808 et du 11 décembre 1813 au 29 septembre 1833 (Régence entre le 11 août 1808 et la récupération de la couronne par le Traité de Valençay, à la fin de l'invasion napoléonienne).

Manuel de Godoy y Álvarez de Faria [Badajoz, 12.05.1867-Paris, 04.10.1851]. Incarnation du pouvoir, entre 1792 et 1808, sous le règne de Charles IV, à la faveur de celui-ci et de la reine Marie Louise. Il épousera María Teresa de Borbón y Vallabriga, fille cadette de l'Infant Luis Antonio de Borbón, frère de Charles III.

María Antonia (ou Antonieta) de Naples [Caserte, 14.12.1784-Aranjuez, 21.05.1806], fille de Ferdinand I^{er} des Deux-Siciles (IV de Naples) et de Marie-Caroline d'Autriche et de Naples. Le moment venu de marier Ferdinand, Prince des Asturies, le sort, ou plutôt la raison d'État, tomba sur sa cousine, María Antonia, choix qui n'était pas celui de Manuel Godoy. La cérémonie nuptiale se déroula le 4 octobre 1802, à Barcelone, en même temps que celle du mariage, conclu pour cette même raison, entre Marie Isabelle, sœur de Ferdinand, avec François, héritier des Deux-Siciles et frère de Maria Antonia.

Marie-Thérèse de Bourbon et des Deux-Siciles [Naples, 6.6.1772-Vienne, 13.4.1807], fille aînée de Marie-Caroline d'Autriche et de Naples, sœur, donc, de Maria Antonia, nièce de Marie Antoinette, et qui deviendra en 1790, la deuxième épouse de l'empereur François I^{er} d'Autriche (François II du Saint-Empire), son cousin germain. Leur fille aînée, Marie-Louise, sera la seconde épouse de Napoléon I^{er}.

Marie-Caroline d'Autriche et de Naples [Vienne, 13.08.1752-Vienne, 08.09.1814], épouse de Ferdinand I^{er} des Deux-Siciles (IV de Naples), sœur de la reine Marie Antoinette (épouse de Louis XVI), mère de María Antonia de Naples et de Marie-Thérèse de Bourbon et des Deux-Siciles.

le 3 décembre et fera sa présentation officielle le 6. Dès lors, il nouera des rapports très étroits avec Manuel Godoy (moins étroits que ceux qu'il établira avec son hôte, Marianne Waldstein, marquise de Santa Cruz...).

La mission du remplaçant de Charles-Jean-Marie Alquier s'étale sur plusieurs volets : la création du royaume d'Étrurie (Convention d'Aranjuez du 21 mars 1801) qui échouera entre les mains de Louis de Bourbon-Parme, marié avec Marie Louise de Bourbon, fille de Charles IV et de Marie Louise de Parme, et neveu de celle-ci ; l'alignement de l'Espagne vis-à-vis de l'Angleterre ; mais, surtout la question du Portugal (Déclaration de guerre « des oranges » du 27 février 1801 ; Traité de Badajoz du 6 juin 1801).

Les copieux échanges épistolaires entre Godoy et Lucien Bonaparte étaient codés. Dans ce sens que l'un et l'autre avaient recours, pour désigner personnages, institutions et pays, à une grille de chiffrement, conservée dans les Archives du Palais Royal. Compte tenu des dates de certains documents, les ambassadeurs qui ont pris le relais sont censés d'avoir continué à l'utiliser. Il s'agit de quatre feuillets⁽⁵⁾, rédigés en français, à trois colonnes. De gauche à droite, sur la première colonne le nom propre ; sur la seconde le nom figuré et sur la troisième, un nombre à trois ou quatre chiffres. Le nom figuré ou le nombre s'emploient indistinctement. En voici quelques exemples, dans l'ordre signalé :

| | | |
|------------------------------|-----------------|------|
| Le Roi d'Espagne | Louis | 2002 |
| La Reine | Isabelle | 2003 |
| Le Prince des Asturies | Frédéric | 2004 |
| Le Prince de la Paix [Godoy] | Gustave | 2006 |
| L'Espagne | La Roumanie | 2007 |
| Castillo | Alphonse | 2009 |
| Mangino | Jules | 2010 |
| La France | La Turquie | 300 |
| Le 1 ^{er} Consul | Achmet | 301 |
| Lucien | Abderame | 304 |
| St Cyr | Omar | 305 |
| Talleyrand | Ali | 306 |
| L'Armée | Les Janissaires | 312 |

⁽⁵⁾ AGP, F VII, t. 105, f. 19-20.

| | | |
|--------------|--------------|-----|
| Paris | Galata | 315 |
| Le Congrès | L'Institut | 400 |
| L'Angleterre | Le Continent | 605 |

Pour plus de précautions au bas de la dernière de ces quatre pages, une note précise que les lettres seront adressées sous le couvert de Castillo ou de Mangino, tout en ajoutant qu'une tierce personne ira chercher les lettres chez Castillo, au nom duquel elles resteront adressées...

Reste à savoir si les partenaires utilisaient toujours cette même grille, où bien s'il y avait aussi une clef de chiffrement équivalente, transcrite en espagnol, pour le courrier écrit en cette langue, ainsi qu'en témoignent plusieurs documents.

CORRESPONDANCE SOUS HAUTE SURVEILLANCE

La correspondance et les mémoires (ceux-ci se nourrissant souvent de celle-là) constituent une source fondamentale pour la connaissance de la Cour au sens large⁽⁶⁾.

Marie-Caroline ne cachait pas ses sentiments à l'encontre de son gendre et de sa famille, de Godoy, de l'Espagne et de Napoléon. Ceux de Marie Louise de Parme, à l'égard de sa bru et de la mère de celle-ci, étaient réciproques. Les lettres échangées entre Marie-Caroline et Maria Antonia ou des membres de sa suite représentent un vif témoignage du devenir des événements. La lettre adressée le 17 octobre 1802, soit quelques jours après la noce entre Ferdinand et Maria Antonia, par la reine de Naples au marquis de Gallo en est un bon exemple : « *Mais tant le Prince se plaint, comme la malheureuse Antoinette se désole de son sort. Elle écrit des lettres à faire fondre en larmes [...] L'époux est affreux de figure, une voix à faire peur et un benêt entièrement. La vie y est abominable, tout comme il y a 500 ans. Toute demande suggestive, espionnage. Le bon San Teodoro [ambassadeur extraordinaire de Naples], accoutumé à cette Cour, se donne un ton de gouverneur et non de serviteur et mes deux enfants sont blessés et ulcérés. François [époux de l'Infante Marie Isabelle] m'écrit : "C'est un espion, un vil, un homme vendu ; je le méprise." – Il a eu la bêtise d'intimer, lui, comme ordre de la Reine, que ma fille ne pouvait nous écrire, ni rien écrire, sans le donner à la Reine. – De fait point de table à écrire, rien. [...] Il lui a déclaré qu'elle doit écrire à Naples que tout lui plaît, qu'elle trouve tout bien : car il saura bien trouver moyen qu'aucune autre lettre passe.* » (Pitollet, 9-12, 1914, 181-182).

Censure, espionnage, et interception du courrier par les agents de Godoy, de Napoléon et du propre entourage, étaient à l'ordre du jour. Ainsi, la saisie, qui n'était pas la première, d'une missive de Maria Antonia à sa mère, en mai 1805, évoquée ainsi par l'historien Modesto Lafuente (Pitollet, 1-2, 1915, 53) qui reprenait une dépêche envoyée de Paris à Godoy : « *On prévient le prince de la Paix qu'on a la copie d'une lettre de la princesse des Asturies à sa mère la reine de Naples. Elle lui écrit, à l'occasion de la dernière maladie du roi d'Espagne, que dans la demi-heure qui suivrait la mort du roi, le prince serait arrêté ; qu'elle et son mari sont résolus à cette démarche...* » Cette mainmise sur la communication explique l'adoption de mesures de précaution sur lesquelles je reviendrai bientôt.

Ce qui n'empêchait pas que, malgré tout, la correspondance ne traverse le filet. C'est le cas, parmi d'autres de quatre lettres de Maria Antonia (qui signait *Totó/Briséide*), déchirée « *entre le Ferdinand [Nano/Nani] de son cœur et le Ferdinand de son destin* », pour reprendre l'expression de Pitollet (9-12, 1914, 180), adressées au premier, son beau-frère, Ferdinand III, Grand-duc de Toscane. Sur celle du 23 janvier 1803, continuée le 11 février, elle lui dépeint sa rencontre avec son futur époux : toute ressemblance entre le portrait qui lui avait été remis et la description faite par San Teodoro (beau garçon, beaucoup d'esprit, amabilité) avec la réalité, était fortuite, au point qu'elle avoue avoir manqué de s'évanouir en descendant du carrosse...

Autant ses sentiments que ceux de son mari, sa position, ses attitudes, évoluèrent pendant les années suivantes. Il n'est pas simple de résumer en deux mots sa courte vie, mais on peut partager volontiers l'opinion de Camille Pitollet (3-4, 1914, 298), d'après qui « *Elle joua, en effet, dans le grand drame*

⁽⁶⁾ Godoy s'était fait rendre par la Reine toutes les lettres qu'il lui écrivait lorsqu'il se trouvait à Madrid (Pitollet, 5-6, 1914, 367). La correspondance de Maria Antonia avait été conservée à sa mort par son confesseur, Andrés García Hernández (puis saisie et remise à l'Inquisiteur général) et par le duc de l'Infantado, chez qui elle avait été découverte par les troupes envahisseuses, le 9 décembre 1808 (Llorente, 1814, 2 ; Fugier, 2008, 338, n.160).

napoléonien, un rôle qui, pour avoir été effacé, n'en a pas moins l'importance d'une cause, lointaine et première, des ultérieurs cataclysmes qui allaient fondre sur sa patrie et sur celle de son époux. » Enfouie dans une marée de rumeurs, après deux fausses couches, le 22 novembre 1804 et le 18 août 1805 (Izquierdo, 1963, 217-218), Maria Antonia mourrut à l'âge de 21 ans, atteinte d'une fièvre rhumatismale.

DE L'ENCRE INVISIBLE...

Les lettres recueillies à l'occasion de la rafle chez le duc de l'Infantado, ont été publiées, pour la plupart, dans le *Moniteur*. Parmi celles-ci, une, au moins, dont l'original était écrit à l'encre sympathique, datée du 15 janvier 1806, et adressée par Caroline de Naples à sa fille. La lettre commençait comme suit : « *Ma bien aimée enfant, je suis infiniment inquiète de votre situation, de votre santé et de l'accroissement de peines qui vous viendra en apprenant notre cruelle situation.* » Et continuait de la sorte : « *Mais fiez-vous à ma vérité. Ne croyez à aucune épouvante qu'on ne manquera pas, charitablement, de vous donner, et soyez prudente [...].* » Elle serait reproduite aussi dans la *Gazeta de Madrid* (journal officiel espagnol). Mais seulement la première phrase, traduite mot à mot, qui poursuivait avec un commentaire alarmant sur la présence de Masséna aux portes de Naples suivi de l'opinion que lui méritaient les anglais et leur débarquement (Pitollet 3-4, 1914, 302). Un vrai *scoop* que celui d'accompli par le *Moniteur* et la *Gazeta*, compte tenu que les exemplaires étaient respectivement datés du 22 décembre 1808 et 13 janvier 1809 ! il est vrai que la transcription de la lettre du 15 janvier 1806 était précédée, autant sur le *Moniteur* que sur la *Gazeta*, de l'information concernant l'importance des documents découverts chez le duc de l'Infantado. À ce qu'il faudrait ajouter que sur la *Gazeta*, la reine Caroline est rebaptisée Charlotte...

...AUX MESSAGES CHIFFRÉS

Plusieurs historiens (La Parra, 2005, 355-356, 523, n. 48 et 52 ; Fugier, 2008, 389-390) qui s'abreuvent à la même source, bien que dans un contexte sur lequel plane un certain amalgame, rapportent qu'entre septembre 1805 et mars 1806, Godoy décida de bannir de la Cour des aristocrates qui lui portaient ombrage, et d'arrêter, voire d'expulser d'Espagne, des étrangers soupçonnés de vouloir l'assassiner. Sans le premier cas, la mesure frappait deux cents personnages, surtout des nobles, soi-disant à l'origine d'un courant d'opinion contraire au favori et de satires qui circulaient contre lui. Beurmonville qui avait demandé des explications au Prince de la paix se fit répondre que la décision obéissait à la découverte d'une « *correspondance chiffrée* » entre la princesse des Asturies et sa mère, ce qui laissait sous-entendre le lien établi sans ambages par Godoy entre les critiques de la noblesse et le « cabinet du prince » ou « parti ferdinandin ».

La même raison aurait été invoquée dans le deuxième cas. Deux cents Italiens, résidents ou de passage à Madrid, suspects d'appartenance à un complot napolitain, sont arrêtés, puis relâchés, sauf quatorze d'entre eux, qui seront expulsés. La décision aurait été adoptée à la suite d'une nouvelle interception de « lettres chiffrées » échangées aussi entre Caroline et María Antonia, et malgré que celle-ci se refusera à en révéler le contenu au motif qu'elle en ignorait la clef (ajoutons que son état de santé à cette époque, quelques mois avant sa disparition, explique que les choses en soient restées là). Ce qui n'évitera pas cependant (La Parra, 2005, 356) l'expulsion de San Teodoro et son épouse, accusés de servir d'intermédiaires dans le courrier de la princesse des Asturies.

Il ne semblerait pas téméraire d'affirmer que le code employé ne sera jamais percé avant la découverte des « papiers de l'Escurial », c'est-à-dire une fois que sa connaissance manquait d'utilité, du fait qu'un des principaux usagers était disparu et que les messages échangés, y compris les lettres qui avaient mis Godoy en garde, avaient vraisemblablement été détruits⁽⁷⁾. À ma connaissance, en effet, la seule « dépêche » conservée est celle signée « thérèse », transcrite plus haut et qui peut légitimement porter ce qualificatif, car elle est rédigée en code télégraphique. Il s'agit bien, en effet, de cette fameuse clef qui permettait de transmettre au moyen d'un système astucieux et que, malgré le choix, nous baptiserons, tout simplement.

⁽⁷⁾ D'après Pérez de Guzmán (1908, 70, n. 1), toutes les pièces du procès étaient conservées (*Papeles Reservados de Fernando VII*) à l'AGP, alors Archivo de la Real Casa, ainsi que j'ai pu le constater. Cependant Fugier (2008, 622, n. 100) estime que malgré ces dires, il est très probable que les documents originaux aient été sérieusement expurgés.

LA CLEF DU TÉLÉGRAPHE

Cette clef sera découverte, entre autres papiers qui avaient appartenu à la feu Maria Antonia, lors de la perquisition dans les appartements de Ferdinand, ordonnée le 27 octobre 1807 par Charles IV, prévenu (par un billet anonyme, selon les uns ; par l'intermédiaire de l'épouse de Beauharnais, selon les autres) des préparatifs de ce que l'histoire enregistrera comme *Évènements, Complot, Intrigue, Conspiration, Conjuration, Crise, Farce, Cause, Scandale ou Procès de l'Escurial*. Reste à ajouter que ce document et ses annexes, qui seront, ainsi que le reste des pièces récupérées à l'occasion⁽⁸⁾, incorporés à l'instruction, étaient soi-disant plus ou moins méconnus des différents accusés et témoins de l'époque et ont échappé pendant deux siècles au regard des historiens à quelque exception près.

De retour à la case départ, le moment est venu de situer la dépêche dans son contexte archivistique et historique. Celle-ci appartient, comme indiqué plus haut, à la collection de documents concernant Ferdinand VII. La cote de ceux-ci a changé au cours du temps et les nouvelles ressources technologiques ont permis de protéger les originaux (auxquels j'ai pu accéder grâce à une autorisation particulière) reproduits en microfilm et sous forme numérique. En outre, une partie des documents originaux (Cause de l'Escurial, Tome I) a fait l'objet, en 1808, d'une copie ou « Copie légalisée de la précédente » (Cause de l'Escurial, Tome II). De ce fait, les cotes respectives de la pièce n°4 (pièce n°11 de la Copie) de la Cause de l'Escurial sont, y-compris la référence d'une disposition complémentaire du 20 novembre 1807, celles reprises en note au bas de page⁽⁹⁾.

En gros, il s'agit d'un ensemble composé de six documents, cinq d'entre eux foliotés de 1 à 5 ; le sixième, le plus important, à mon avis, qualifié de « mobile » par les archivistes, n'avait apparemment pas été paginé lors de l'instruction.

La série commence par le message (n°1) reproduit ci-après (figure 1), inversé dans sa présentation originale pour en rendre plus difficile l'interprétation. Suit une relation (n°2) de 17 noms de femme (germaniques la plupart), intitulée, *Note des nouvelles dames du Palais* et qui commençait par *La Fürstenberg née Schwartzberg...* en vue, peut-être de leur attribuer un nom de code. Ensuite une autre relation (n°3) de 25 noms, prénoms ou surnoms, italiens et espagnols, parmi lesquels des nobles qui faisaient partie de l'entourage de Ferdinand, exilés par Godoy, tels que Montemar ou Villafranca, avec leurs respectifs noms de code (*Santo* et *Cieco* en l'occurrence). Le document n°4 comprenait, en deux colonnes, 88 lignes, avec noms, prénoms, surnoms, fonctions, lieux, pays, palais, termes, expressions, et leurs pseudonymes correspondants, y compris des dessins et des signes « télégraphiques » isolés ; à titre d'exemples, Le *Príncipe* (*Prince* ?) était *Gutenberg*, Madrid *grande* et le *Principe della Pace* (*Le Prince de la Paix*) *Gran Pavo* (*Grand dindon*, en espagnol). La plupart des noms de code, cependant, de cette relation qui commençait avec le Roi de Naples (*Ré di Napoli*) sont en italien. Enfin la dernière (n°5) liste de noms (*Lista dei nomi*), aussi à consonance italienne, commençait à nouveau avec le Roi de Naples qui conservait le nom de code attribué sur la précédente (*Adamo*), bien que rallongé à l'occasion (*Cappello Lungo*, soit *Cheveux Longs*).

UNE KAISERLICHEN NEUGIER⁽¹⁰⁾

Quant au sixième document, il s'agit tout simplement de l'ancêtre du... disque bleu utilisé pour fixer l'heure d'arrivée afin de limiter le délai de stationnement, ou tout au moins une possible source d'inspiration de celui-ci ! Vous jugerez de vous-mêmes après avoir lu la description que j'en fais⁽¹¹⁾. J'avoue, avant de

⁽⁸⁾ Les documents officiellement inventoriés furent au nombre de six (sept si l'on y ajoute le message codé, les pages de code et la clef du télégraphe, qui n'avaient pas de numérotation spécifique de classement attribuée), à savoir : lettre (*Représentation*) adressée au roi, rédigée par Escoiquiz et transcrite par Ferdinand (n°1) ; lettre (*Représentation*) adressée à la reine, rédigée par Escoiquiz et transcrite par Ferdinand (n°2) ; lettre de Talavera, du 28 mai 1807, mais en fait, écrite depuis Tolède par Escoiquiz (n°3) ; la clef et le code d'Escoiquiz (n°4 et 5) ; lettre du 13 août 1807 (n°6).

⁽⁹⁾ AGP, F VII. Original et microfilm (Tome I) : f. 997/105 à 1007/109 ; microfilm (Tome II) : f. 600 à 610 ; photogrammes numérisés (Tome I) : 0300 à 0318.

⁽¹⁰⁾ Curiosité impériale.

⁽¹¹⁾ Je me proposais d'insérer l'image conservée dans les Archives du Palais, mais devant les frais exorbitants qu'engageraient les droits de reproduction j'y ai renoncé en la remplaçant par un croquis approximatif (figure 2).

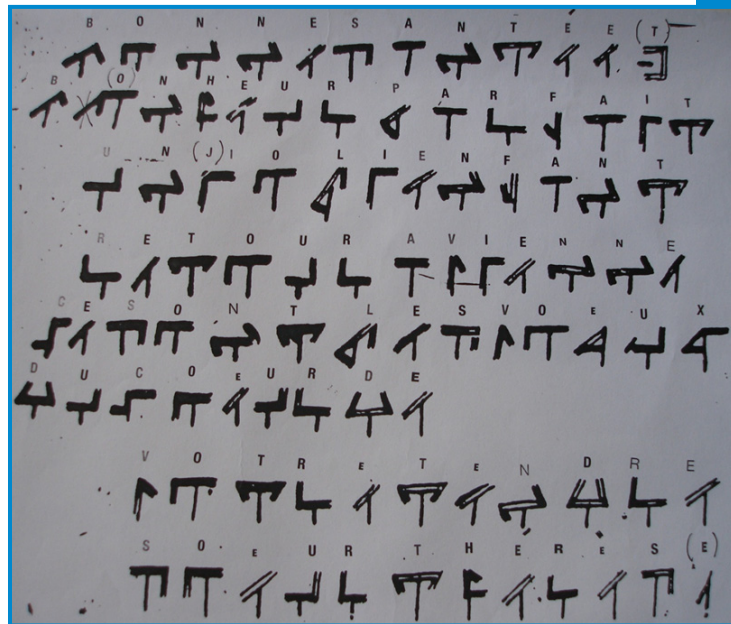


FIG. 1. – Traduction (G. Multigner) du message chiffré incorporé à la Cause de l'Escurial. AGP, PR, f. 604.

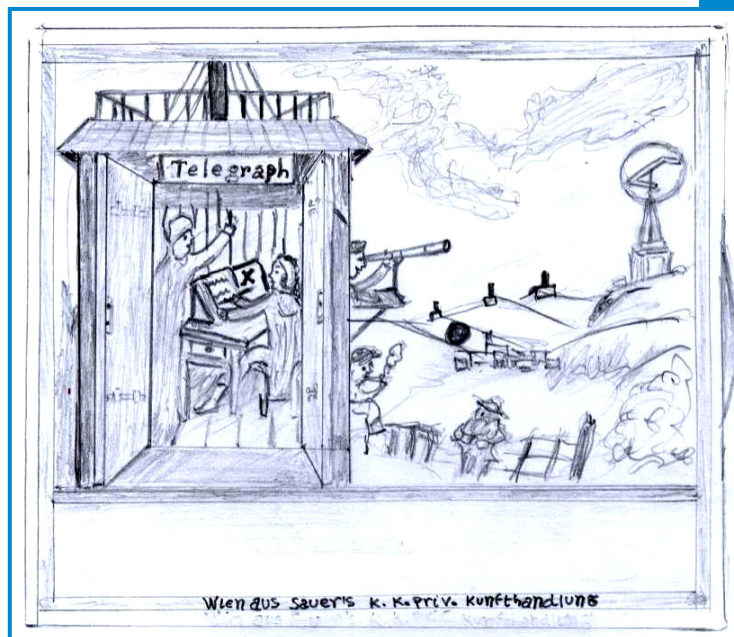


FIG. 2. – Croquis Pilar Domínguez Lozano, d'après AGP, PR, T I, 4^a parte, Plano n°7070.

rentrer dans les détails, que la seule information dont je disposais à ce sujet était l'explication sommaire contenue dans la copie précitée de 1808 ; tandis que maintenant je compte sur l'observation de cette pièce unique, résumée dans les termes suivants.

Il s'agit de deux morceaux de carton rectangulaires de 130 x 111 mm, joints sur le côté gauche de l'avant où est collée une gravure. Les côtés haut, droit et bas, joints aussi à leurs coins, restent ouverts. À l'intérieur des cartons un cercle de moindre consistance, qui, formant une sorte de languette, ressort légèrement sur le côté droit de façon à pouvoir le faire pivoter autour d'une sorte de crampon métallique.

Sur la gravure, on apprécie au premier plan un cabanon ouvert et au-dessus du linteau un panneau où on lit « Telegraph ». À l'intérieur du cabanon, trois hommes s'affairent ; l'un à tirer des cordes (on en recense au moins sept) qui traversent le plafond pour mouvoir les ailes du télégraphe dont on n'aperçoit

que le début du mât et retransmettre en aval le signal reçu en amont ; un autre à surveiller à la lunette, par la fenêtre, le télégraphe de la station située en amont, sur une butte à droite de l'image ; et un troisième, vraisemblablement, à écrire sur un gros cahier, posé sur un pupitre, les signes qui lui sont transmis par le précédent. En dehors du cabanon, on aperçoit deux hommes, l'un debout, adossé à une palissade, et l'autre assis, en fumant sa bouffarde ; au fond de la vallée, un hameau et à l'arrière-plan, sur la ligne de l'horizon, des collines surmontées de télégraphes. Finalement, au bas de l'image, on observe la légende suivante : *Wien aus Sauer's K.K. priv. Kunsthandlung.*

À travers une ouverture carrée pratiquée sur la page droite du cahier, on peut lire la lettre « X », tandis que l'ouverture circulaire effectuée au sommet de la station télégraphique située en amont, laisse apparaître le signal transmis correspondant à cette lettre. Il suffit de continuer à faire défiler, dans un sens ou dans l'autre, les 47 lettres, numéros ou signes de ponctuation ou les 47 signaux à travers leurs voyants respectifs pour obtenir l'équivalence entre les unes, ou les uns, et les autres (figure 3). Autrement dit... il faut faire tourner la clef !

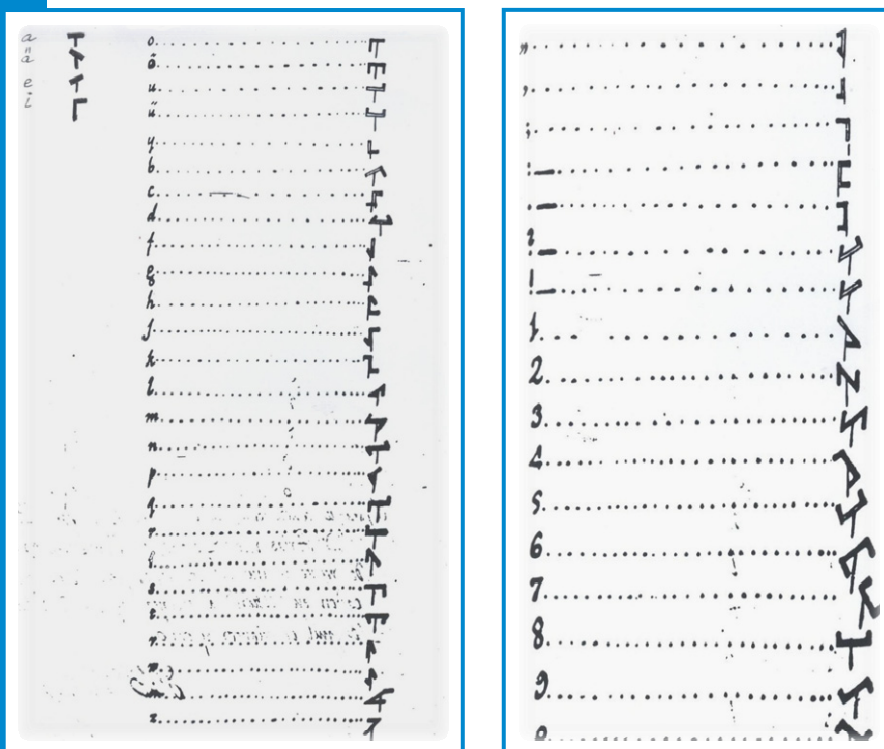


FIG. 3. – Chiffres employés dans la correspondance de la princesse des Asturies.
AGP, PR, f. 602-603. Composition G. Multigner.

Le lecteur avisé, et les membres de la FNARH le sont, aura vite établi la ressemblance des signaux ci-dessus, avec les signaux Chappe. Je dis bien, et seulement, ressemblance, sans aucune autre prétention. Je ne manquerai pas pour autant d'ajouter quelques considérations.

Tout d'abord, je souhaiterais faire remarquer l'emploi des mots code et clef. En fait, la série exposée comprend deux niveaux, d'abord un code ou répertoire (documents 1 à 5), ensuite (sixième document), une grille de chiffrement par substitution, sous le couvert d'une clef d'encodage. Mais rien ne permet d'affirmer un rapport entre celui-ci et les cinq autres, c'est-à-dire que le répertoire fut employé pour la transmission de messages chiffrés et déchiffrés à l'aide de la clef. Sauf que ces pièces égarées dans la liasse de papiers lors du procès, avait été réintroduites ensemble, plus ou moins à leur place par la suite⁽¹²⁾.

(12) AGP, PR, T I, 4^a Parte, f.2 (003).

Les signes alphanumériques et orthographiques et les signaux reproduits sur le disque giratoire, malgré leur taille réduite, qui peut être estimée par le lecteur en fonction des dimensions indiquées auparavant, ont été minutieusement dessinés et imprimés, et sont d'une rare précision, qui ne peut être l'affaire d'un amateur.

La légende précitée, ou plutôt son interprétation pourrait nous fournir quelques renseignements complémentaires qui ne manquent pas d'importance. Vraisemblablement l'impression de l'image se situe à Vienne, et plus particulièrement dans l'établissement (atelier ou galerie d'art) d'un certain Sauer, qui avait obtenu le privilège impérial et royal (k.k. = *kaiserlich und königlich*). Malheureusement, ces données et mes insuffisantes connaissances en la matière ne me permettent pas de dater l'image ni, par conséquent, celle de l'utilisation de la clef par Maria Antonia et ses proches. Compte tenu que l'empereur du Saint-Empire romain germanique (François II) adopta, sous le nom de François I^{er}, le titre d'Empereur héréditaire d'Autriche, à partir du 11 août 1804, on pourrait tomber dans la tentation de s'y attacher pour spéculer à ce sujet en rapport avec l'emploi des sigles « k.k. » ; dans l'hypothèse que celui-ci pourrait bien remonter à une étape précédente, je propose d'encadrer l'impression et l'utilisation de cette clef entre 1802 et 1806. Ceci-étant, la légende ne peut que renforcer l'affirmation de l'identité de la signataire du seul message « télégraphique » conservé et la conjecture sur l'époque de sa rédaction.

La mystérieuse « thérèse » n'était autre que Marie-Thérèse de Bourbon et des Deux-Siciles (voir Tableau III). Reste à savoir si l'enjeu justifiait l'emploi de moyens aussi sophistiqués : en l'occurrence les vœux d'une impératrice à sa sœur, la princesse des Asturies à l'occasion de la grossesse de celle-ci ; laquelle ? Impossible de savoir avec exactitude. Mais compte tenu que Maria Antonia a souffert deux fausses couches, la première le 22 novembre 1804 et la seconde le 18 août 1805 il n'est pas nécessaire de laisser courir l'imagination pour situer le message dans le temps.

Restent, néanmoins, de nombreuses questions sans réponse que la diffusion de cette communication contribuerait peut-être à éclaircir, en cherchant, soit du côté de Naples, soit de Vienne, ou d'autres sources, l'autre bout du fil de ce « télégraphe virtuel » méconnu qui reliait entre elles, Caroline et ses deux filles, Maria Antonia et Thérèse. La ressemblance avec les signaux du télégraphe Chappe, moins de dix ans après la mise au point de ce dernier, ne permet pas d'établir de rapprochement (à moins de vouloir réclamer des droits d'auteur avant la lettre !). Pour quiconque le prétendrait, il ne faut pas oublier d'autre part que la ligne Strasbourg – Vienne (1809) transmettait à l'aide de pavillons. Quoi qu'il en soit il serait intéressant d'obtenir des renseignements concernant l'auteur de l'image, qui n'est pas nécessairement celui de la méthode de chiffrement employée, leurs liens avec la maison royale, voire l'existence d'un projet au-delà de l'échange de messages confidentiels, ainsi que d'avoir, entre autres cordes, celle de la langue allemande...

LA CLEF ET LE CODE D'ESCOQUIZ

Parmi les papiers découverts le 27 octobre 1807, il n'y avait pas seulement que les pièces qui viennent d'être décrites, mais aussi la clef, le code et les règles à suivre, employés par Ferdinand et Juan Escoiquiz, son ancien précepteur et conseiller, pour communiquer confidentiellement entre eux, vraisemblablement entre 1805 et 1807. D'après les mémoires de Godoy (t. V, 1838, p. 174-178) qui dit rapporter le témoignage direct de Charles IV, ces documents auraient été trouvés lors de la perquisition de l'appartement du prince. D'après le propre Escoiquiz, sitôt prévenu par le billet anonyme, le roi aurait mandé son fils et, devant son état de trouble, lui aurait fouillé les poches où il serait tombé sur le pot aux roses ; version qui coïncide avec la littéralité du décret de Charles IV du 30 octobre 1807 (figure 4, ci-après).

Il s'agit de deux documents, l'un composé de trois plis⁽¹³⁾ contenant la clef et les règles de chiffrement ; l'autre, d'un seul feuillet⁽¹⁴⁾, avec des noms de code.

Le premier document comprend huit règles que je résumerai ainsi :

(13) AGP, PR, t. I, f. 148/22, 149/23 (*Clave y sus reglas para escribir en cifra*).

(14) Id. f. 150/24.

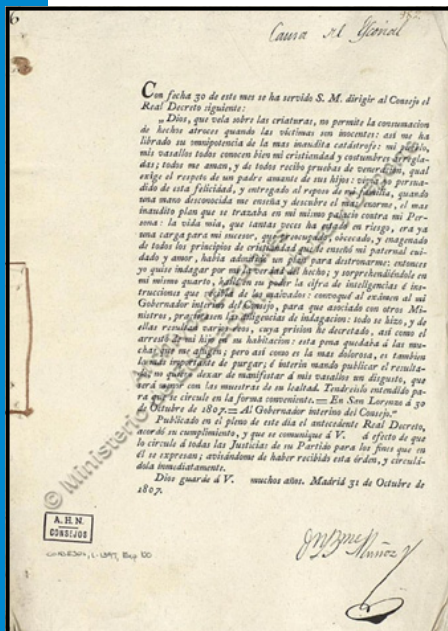


Fig. 4. — Archivo Histórico Nacional, CONSEJOS, L. 1398, Exp. 100.

1. Remplacer les 24 lettres de l'alphabet par autant de chiffres [en commençant par le 12 = a, jusqu'au 1 = l ; et reprenant par le 24 = m, jusqu'à 17 = t ; pour finir, 16 = x ; 15 = v ; 14 = z ; 13 = y. Tandis que u (remplacé par v) est éliminé. L'apparition du w est plus tardive.]
2. Écrire de haut en bas au lieu de droite à gauche, en simulant une addition, sur 2 colonnes.
3. Ajouter à droite une troisième colonne de chiffres inutiles.
4. Pour abrégé, omettre tout compliment ou élément superflu.
5. Employer le code de noms, sans titres (Don, D^a...).
6. Exprimer les noms non repris sur le code avec les (24) chiffres.
7. Une fois la lettre rédigée, ajouter, pour créer plus de confusion, des sommes à quatre chiffres, voire des multiplications ou des soustractions simulant des opérations.
8. Expédier les lettres par la poste, emballées dans une gazette et recouvertes d'une enveloppe blanche avec l'adresse convenue.

Le deuxième document est une liste de 35 lignes qui comprend des noms de code (noms supposés) qui ne sont pas accompagnés des identités correspondantes et où on observe plusieurs répétitions. Il se pourrait, donc, que cette liste eut été accompagnée d'un document complémentaire.

Dans son livre sur le procès de l'Escorial, l'étude monographique la plus approfondie parue jusqu'à présent sur le sujet, Francisco Martí Gilabert (1975, 225-230) se penche sur ces deux documents. Après avoir parcouru les différentes règles, ci-avant, il aborde le deuxième document et il fait le rapport entre les noms de code repris sur celui-ci et ceux qui figurent sur la lettre adressée à la reine et réquisitionnée aussi à la même occasion, tout en rétablissant la véritable identité de quelques-uns des personnages : Don Diego est Charles IV ; Agustín ou Gabriel, Ferdinand ; Godoy y figure comme Don Nuño ; la reine Marie-Louise comme Doña Felipa ; et Napoléon comme Don Marcos. Maria Luisa de Borbón y Vallabriga recevait les noms de Doña Petra ou de Doña Tadea. Alors que la « deuxième princesse de Bavière » était Doña Juliana⁽¹⁵⁾.

Ces deux documents figuraient parmi les pièces de l'instruction sous les numéros, 4° et 5°, respectivement. Ferdinand, questionné à leur sujet, lors de sa première confession devant le tribunal, le 29 octobre 1807 (Pérez de Guzmán, T. II, Ap. 1°, 542) mentait effrontément quand il répondait « *qu'il s'agissait [des chiffres] employés par sa défunte épouse pour Naples et qu'il ne les a jamais utilisés.* » Non seulement il manquait à la vérité mais il reconnaissait implicitement être en connaissance de la clef et du code utilisés par sa première épouse. Ce qui ne l'empêchera pas de déclarer, lors de dépositions postérieures, qu'il avait adressé des lettres chiffrées à Escoiquiz suivant le protocole établi entre eux.

Par contre ce dernier, dans sa déclaration du 11 novembre, admettait ouvertement (Pérez de Guzmán, T. II, Ap. 1°, 561), non seulement avoir échangé sa correspondance avec le prince en ayant recours à ces moyens, mais aussi d'en être l'inventeur, tout en ajoutant qu'au début ils n'utilisaient que le code mais qu'ensuite, quand ils commencèrent à aborder des questions délicates, ils se mirent à chiffrer les messages. Ceci-étant, Escoiquiz, questionné dix jours plus tard, le 21 novembre, sur les cinq répertoires en code et la clef du télégraphe de Maria Antonia, affirma catégoriquement « *qu'il n'avait pas et n'avait jamais eu la moindre intelligence desdits répertoires ni du télégraphe, ni de leur usage ni de leur appartenance.* »

Pour en conclure avec ce chapitre il n'est pas inutile de rappeler la bétise commise par Ferdinand du fait d'avoir confondu deux noms de la page de code inventée par Escoiquiz. En 1806, après le décès de Maria Antonia les rumeurs couraient bon train et les démarches se multipliaient pour lui trouver une remplaçante. Parmi les candidates se trouvait Maria Luisa de Borbón. Dans une lettre en code adressée à Escoiquiz par Ferdinand celui-ci lui communiquait qu'il avait prêté devant sa mère son consentement

(15) Cependant Martí (1975, 229) confond cette liste avec le code et/ou la clef utilisée par la princesse des Asturies, documents qui n'étaient pas parvenus à sa connaissance.

à ce projet de mariage. Mais au lieu d'écrire *Doña Tadea* il parlait de *Doña Juliana*, ce qui mit Escoiquiz (2007, 98-102) dans tous ses états. Et pour cause : Maria Luisa (*Tadea*) était la sœur d'une autre Marie-Thérèse, l'épouse de Godoy, l'ennemi déclaré du prince. Quant à la « deuxième princesse de Bavière » (*Juliana*), un choix qui avait été aussi mis en avant, il s'agissait de Caroline Charlotte Auguste, fille cadette de Maximilien I^{er}. En 1808, elle fut donnée comme épouse à Guillaume I^{er} de Württemberg (un mariage imposé – pour soi-disant en éviter un autre convoité par Napoléon... – et apparemment non consommé). Divorcée en 1814, elle devenait, en 1816, impératrice d'Autriche en épousant François I^{er} qui en était à sa quatrième femme.

Dans ses *Mémoires*, Godoy (t. V, 1838, p. 178-182) ajoute aux documents qui se trouvaient dans la chambre du prince, un papier dont la reine se serait emparée dans un élan d'amour maternel pour protéger son fils (?).

Martí avance la possibilité qu'il pouvait s'agir d'une collection d'images satiriques en couleur, d'un goût plutôt douteux, qui comptaient avec l'agrément du prince et ne laissaient en bonne posture ni Godoy ni la reine. Ces illustrations, une fois reproduites comme gravures, devaient faire l'objet d'une diffusion ciblée, projets vraisemblablement échoués.

Ces aquarelles, assorties de vers à rimes plus ou moins plates, connues sous le nom de *ajipedobes* [*etibedfus*, à lire à l'envers autant en espagnol qu'en français...] (figure 5) au nombre de soixante-et-onze, et qui appartiennent actuellement à un collectionneur particulier, soucieux de conserver son anonymat, avaient été récupérées aux environs des années trente du XX^e siècle, par un savant et politicien espagnol qui devra s'exiler à la suite de la Guerre Civile, Honorato de Castro Bonel (1930-1931). Plus récemment, et reproduites dans leur intégralité, elles ont fait l'objet d'un ouvrage richement édité, publié par José Luis Gordillo Courcières (2001).



Fig. 5.- Ajipedobes. Coll. particulière.

LE CHIFFRE DES NOBLES (C. 1806)

Castro Bonel rapporte dans son étude (XI, 1931, 96-97) que, d'après les notes qui figuraient dans la collection, certains des membres, en l'occurrence, le duc d'Alagon et un méconnu José de Fedechi, de la camarilla (« parti ferdinandin ») qui menait campagne contre Godoy, destinataires le cas échéant des images en question, correspondaient par messages chiffrés. À vrai dire la méthode n'avait rien de sorcier, mais son emploi est une évidence de la méfiance qui régnait dans la Cour.

Il s'agit d'une simple grille de substitution où les lettres sont remplacées par des chiffres en ordre corrélatif. Dans la figure 6, le lecteur retrouvera la note manuscrite originale et le texte déchiffré, en application des indications sommaires fournies par Castro Bonel, qui avertit seulement de la suppression



Fig. 6. — Reconstitution de la clef et traduction de la note (G. Multigner). H. Castro Bonel (1931).

des signes alphabétiques « k » et « ñ ». Par conséquent, la reconstitution des équivalences des deux premières colonnes n'offre aucun doute. Ce n'est pas le cas de la troisième, compte tenu de la fréquente identification entre le « u » et le « v » et de la tardive incorporation de la lettre « w ».

CHIFFRE ET CONTRECHIFFRE POUR LA CORRESPONDANCE ENTRE LA COUR ET NAPLES (1806)

Décidemment, il ne devait y avoir guère d'experts en cryptographie au chômage dans la première décennie du XIX^e siècle et particulièrement en l'année 1806. Camille Pitollet (1915, 3-4, 267) fournit quelques

renseignements à ce sujet : « *Quant aux sources d'information napoléonienne, il suffira de noter que, dès le 30 janvier 1804, de Mós [Benito Fernando Correa y Yebra, IV marquis de Mós, ambassadeur d'Espagne à Naples], dans une dépêche numérotée 178, se plaint déjà d'avoir reçu le courrier d'Espagne ouvert, sans qu'il puisse conjecturer où et par qui s'est accompli cette violation de l'immunité diplomatique. Et la Cour d'Espagne se défait tellement que, lorsque, le 15 décembre 1805, Pio Gómez [de Ayala y Castro remplaçant de Mós à l'ambassade, à titre de chargé d'affaires et qui plus tard prêtera serment au roi Joseph] pour communiquer avec plus de sécurité, suggéra l'idée d'un chiffre, on s'empresse de l'accueillir, en lui faisant répondre d'Aranjuez, le 15 janvier 1806, qu'on lui préparait cifra et contracifra, lesquels lui furent, du même sitio, expédiés à la date du 30.* »

ET ENTRE LES SERVITEURS DE « HIS GRACIOUS MAJESTY »

André Fugier (2008, 157), de son côté rapporte que John Hookham Frere, avant même d'être nommé ambassadeur d'Angleterre en Espagne (1802-1804 et 1808-1809) échangeait des messages chiffrés avec ses agents britanniques à Madrid : Thomas Gregory et, jusqu'au début de 1801, un agent secret de nom Edmond.

MESSAGES CRYPTÉS PENDANT LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE ET LA CAPTIVITÉ DE FERDINAND VII EN FRANCE (1808-1814)

L'invasion napoléonienne de la péninsule ibérique fournirait l'occasion d'inventer des méthodes de chiffrement diverses. Les Archives nationales (Archivo Histórico Nacional) conservent, entre autres, un document assez curieux intitulé *Criptograma y mensajes cifrados remitidos por un confidente en Sevilla, sobre la ocupación de la ciudad por las tropas francesas (16.05-2.06.1811)* [Code et message d'un informateur sur l'occupation de Séville par les troupes françaises].

Il s'agit d'un feuillet avec la clef de chiffrement et les instructions pour son interprétation (figure 7.1), suivi de sept feuilles de texte (figure 7.2). Ainsi, on ne fait pas de distinction entre majuscules et minuscules ; on utilise [compte tenu de l'affinité phonétique en espagnol d'un bon nombre de mots contenant ces lettres] un seul signe pour les lettres « B », « V » et « U », en l'occurrence un carré, et un même signe pour les lettres « C », « S » et « Z », en l'occurrence ce même carré auquel il lui manque le côté droit.

Les noms propres ont leur propre symbole, mais sont aussi précédés d'un numéro dont l'utilisation est recommandée pour en faciliter l'écriture. Ainsi « L'Empereur Napoléon » est précédé du numéro 1 ; « L'intrus Roi Joseph », du numéro 2, et « Mazena » (Masséna) du numéro 3. Leurs symboles respectifs consistent en un carré, avec une croix : Napoléon sur le côté haut ; Joseph sur l'angle droit, en haut et Masséna, sur le côté bas. La chevalerie, l'infanterie, et les villes ont aussi leurs propres symboles et chiffres.

Le message (dé)crypté commence par signaler que Soult a réuni vingt mille hommes en armes qu'il a passé en revue en emportant des vivres pour sept jours, et finit par une demande de deux livres d'opium et vingt-cinq livres d'émétique...

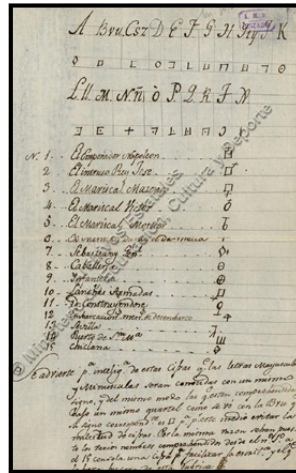


Fig. 7. 1. – Clef de chiffrement.

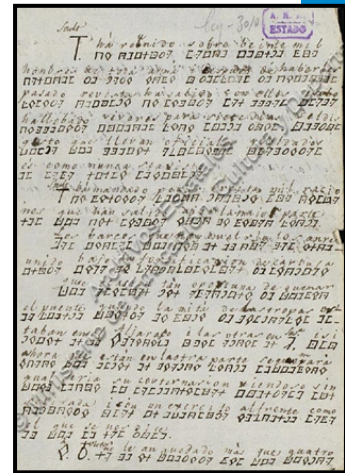


Fig. 7. 2. – Première feuille du message.

AHN, ESTADO, 3010, Exp. 10.

Pour conclure, j'ajouterais que Ferdinand, lors de son long séjour au château de Valençay, continuait à correspondre avec ses fidèles par messages chiffrés avec une clef (de 24=a à 15=l ; et de 1=m à 12=z ; 9=u/v) similaire à celle d'Escoiquiz et conçue aussi, vraisemblablement, par son conseiller, déporté, lui, à Bourges. Il en ressort ainsi de l'excellent ouvrage de Manuel Izquierdo (1963, 615-626) qui reproduit un document (message chiffré et déchiffré en espagnol et en français, et la clef) apparemment abandonné par le prince à son retour d'exil et conservé aux Archives nationales (ANF=F7 6516 ; n°1239 *Srie*. 2 C Chiffre).

Remerciements

Mes amis, Marisa Quintana et Arturo Mohino ; Antonio Alonso Zimmerlin, conservateur à l'Archivo General de Palacio (Madrid) ; Pilar Domínguez, mon épouse ; Marta Multigner, ma fille ; SIT, Transportes Internacionales et les bibliothèques de l'Université Complutense de Madrid et de l'AECID.
 ⚡⚡⚡⚡ (FNARH, en code télégraphique d'origine, encore, inconnue)

Sources et bibliographie

- Archivo General de Palacio, Madrid (Reinados, Papeles Reservados, Fernando VII) [AGP, PR].
- Archivo Histórico Nacional, Madrid. (Fond : La Guerra de la Independencia).
- [AHN]
- CALVO MATORANA, Antonio Juan, *María Luisa de Parma : Reina de España, esclava del mito*, Granada, Universidad de Granada, 2007.
- CASTRO BONEL, Honorato, "Manejos de Fernando VII contra sus padres y contra Godoy". In *Boletín de la Universidad de Madrid*. IX, X y XI, 1930-1931.
- DÁVILA MUÑOZ, Jorge, *Criptología y seguridad*, Madrid, Fundación Rogelio Segovia para el desarrollo de las telecomunicaciones, 2008.
- ESCOQUIZ, Juan, *Memorias*, Sevilla, Renacimiento, 2007.
- FUGIER, André, *Napoléon et España. 1799-1808*, Madrid, S.E.C.C./C.E.P. y C., 2008 (tit. orig., *Napoléon et l'Espagne. 1799-1808*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1930).
- *Gazeta de Madrid*.
- GODOY, Manuel, *Cuenta dada de su vida política por Don Manuel Godoy, Príncipe de la Paz, o sean memorias críticas y apologéticas para la historia del reinado del Sr. D. Carlos IV de Borbón*, Madrid-Gerona, 1836-1841.
- GORDILLO COURCIÉRES (José Luis), *Ajpedobes y otras estampas fernandinas*, Madrid, SIT Transportes Internacionales, S.A., 2001.
- IZQUIERDO HERNÁNDEZ (Manuel), *Antecedentes y comienzos del reinado de Fernando VII*, Madrid, Ediciones Cultura Hispánica, 1963.
- LA PARRA (Emilio), *Manuel Godoy. La aventura del poder*, Barcelona, Tusquets, 2005.
- LLORENTE (Juan Nellerito), *Memorias para la historia de la revolución española*, Paris, 1814.
- MARTÍ (Francisco), *El proceso de El Escorial*, Pamplona, Universidad de Navarra, 1965.
- MURIEL (Andrés), *Historia de Carlos IV*, Madrid, Atlas, 1959.
- PÉREZ DE GUZMÁN Y GALLO (Juan), *El dos de mayo de 1808 en Madrid*, Madrid, Rivadeneyra, 1908.
- PITOLLET (Camille), « Notes sur la première femme de Ferdinand VII. Marie-Antoinette-Thérèse de Naples », in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, n°3-4, 5-6, 9-12, 1914 et 1-2, 3-4, 1915.
- *Wikipedia*.